



Revista de Psicologia

ISSN: 2179-1740

revpsico@ufc.br

Universidade Federal do Ceará

Brasil

Fontenele, Laéria Beserra Fontenele
Le réveil et le silence en littérature et en psychanalyse
Revista de Psicologia, vol. 13, núm. 2, 2022, Julio-Diciembre, pp. 227-232
Universidade Federal do Ceará
Brasil

DOI: <https://doi.org/10.36517/revpsiufc.13.2.2022.16>

Disponible en: <https://www.redalyc.org/articulo.oa?id=702173204014>

- Cómo citar el artículo
- Número completo
- Más información del artículo
- Página de la revista en redalyc.org

redalyc.org

Sistema de Información Científica Redalyc

Red de Revistas Científicas de América Latina y el Caribe, España y Portugal
Proyecto académico sin fines de lucro, desarrollado bajo la iniciativa de acceso
abierto



LE RÉVEIL ET LE SILENCE EN LITTÉRATURE ET EN PSYCHANALYSE

O DESPERTAR E O SILÊNCIO NA LITERATURA E NA PSICANÁLISE

Laéria Beserra Fontenele¹

Resumé

Partant du principe que la singularité de l'expérience psychanalytique, en dépit des difficultés que pose sa transmission, ne peut pas être considérée comme ineffable vis-à-vis du mode mystique et qu'elle fait appel à la production d'un savoir non su, la conférencière aborde les diverses modalités de l'expérience psychanalytique présentes au cours de l'analyse par rapport au silence et la manière dont elles se précipitent vers la fin. À cet effet, elle aborde le thème du silence sous l'angle de son rapport avec l'inconscient et avec la pulsion, à partir de la prise en compte des limites de la logique phallique, pour rendre compte du fait que, dans le symptôme, il y a un appel à ce qui est en-deçà du sens et à l'expérience de l'éveil. Elle s'appuie par ailleurs sur des témoignages littéraires pour penser la relation entre l'éveil et le silence sous l'angle de leur rapport avec la fin de l'analyse. Cette conférence a été donnée dans le cadre du 1er Colloque international de psychanalyse de l'école de psychanalyse Corpo Freudiano, intitulé « L'éveil », qui s'est tenu à l'Instituto Italiano de Rio de Janeiro, du 12 au 14 avril 2007.

Mots-Clés: Psychanalyse, littérature, silence, éveil, fin d'analyse.

Resumo

Partindo do pressuposto que a singularidade da experiência psicanalítica, apesar das dificuldades que oferece à sua transmissão, não pode ser tomada como inefável ao modo místico e que convoca a produção de um saber não sabido, a conferencista aborda as diferentes modalidades de experiência para como o silêncio presentes num percurso de análise e o modo como se precipitam em seu final. Para tanto, percorre a temática do silêncio em sua relação com o inconsciente e a pulsão a partir da consideração pelos limites da lógica fálica para dar conta do que, no sintoma, apela para o aquém do sentido e para a experiência do despertar. Utiliza-se, ainda, de testemunhos literários para pensar a relação entre o despertar e o silêncio em sua relação com o final de análise. A conferência foi proferida por ocasião do I Colóquio Internacional de Psicanálise do Corpo Freudiano Escola de Psicanálise: O despertar, ocorrido no Instituto Italiano na cidade do Rio de Janeiro de 12 a 14 de abril de 2007.

Palavras-chave: Palavras Chaves: Psicanálise, Literatura, Silêncio, Despertar, Final de análise.

¹ Professora Titular da Universidade Federal do Ceará. Coordenadora do Laboratório de Psicanálise da UFC. Diretora do Corpo Freudiano Escola de Psicanálise - Seção Fortaleza. Membro da Academia Cearense de Letras. Av. da Universidade, 2762 - Benfica. Fortaleza - Ceará / 60020-180. Brasil. Email: laeria@terra.com.br. ORCID: <https://orcid.org/0000-0003-1356-7631>

Dans son trajet théorique, les références de Freud au silence sont ponctuelles. De l'inquiétante étrangeté provenant du silence, souligne-t-il, on ne peut rien dire. L'ineffable s'y inscrit, et l'angoisse en est le signe.

Quoiqu'il ne soit pas haussé par Freud jusqu'à la condition de concept, le silence, dans son oeuvre, se trouve toujours implicitement en rapport avec tous les concepts fondamentaux – outre le fait qu'il opère dans la règle analytique. Dans les incursions freudiennes, l'accent métapsychologique signale que le silence est la façon d'agir de certaines opérations pulsionnelles, dont celles du refoulement et de la pulsion de mort. Il affirme que "le processus même du refoulement a lieu en silence" et que "la pulsion de destruction ou de mort travaille en silence." Le silence est donc associé non seulement au savoir inconscient mais aussi à la pulsion dans son au-delà. Freud nous renvoie également à une autre forme de silence: celui de la censure, qui apparaît dans l'analyse sous la forme de la résistance. Les deux premières formes de silence appellent le décentrement du Moi; la dernière le fixe dans sa position symptomatique.

Le parcours de Freud en tant qu'analyste l'a obligé à reconnaître que la lecture littérale du savoir inconscient, où il est question des associations du patient et de l'interprétation du psychanalyste, ne suffirait pas à mener une analyse à son terme. À ce moment-là, il est poussé à constater que quelque chose travaille en silence dans la répétition, entraînant des difficultés pour la fin des cures.

Dans la première topique freudienne, la prémisse – selon laquelle les associations de l'analysant le conduiraient à la lecture de ce que l'inconscient fabrique en tant que lettre – signifie que lorsqu'il adresse la parole à l'analyste et que celui-ci réalise son acte, un clivage a lieu entre la lettre et le signifiant. L'isolément de la lettre correspond à la tentative freudienne de suspendre le refoulement. La deuxième topique démontre qu'il faut le faire mais que cela ne suffit pas. La répétition indique qu'il y a un trou dans le savoir, ce que l'article "Constructions dans l'analyse" discute, tout en cherchant et en signalant une solution technique pour l'impasse. Freud reprend alors les dimensions de ce qui se rapporte au Ça – lieu réservé au savoir qui ne se sait pas – et, en même temps, le besoin d'une création qui vienne suppléer à ce trou. Cela correspond chez Lacan à l'élaboration à propos de la construction du fantasme – version sur laquelle compte le sujet pour s'éloigner de ce qui lui est le plus intime et, par conséquent, le plus étrangement familier – et de sa traversée comme inhérentes à la fin d'une analyse. C'est dans cette construction que Lacan trouve la ressource qui lui permet de donner une destination à ce que Freud appelle "le rocher de la castration". Le réveil de la fin d'analyse exige donc que, de cette traversée, il en résulte la possibilité de concilier la jouissance et l'interdiction, engagée par la castration dans une bipolarité contradictoire. Ce réveil est suivi d'autres conditions de la part de l'analyste qui en témoignent. C'est pour cette raison même que Lacan, lorsqu'il indique les positions de l'analyste en tant qu'Autre et en tant que réel irréductible, expose le non-savoir de l'analyste comme le coeur de son silence.

La notion de sujet supposé savoir, dans la mesure où elle expose la fonction de l'ignorance dans une analyse, suscite la figuration d'un silence qui révèle et voile à la fois le manque-à-être; – point qui mène au silence, mieux défini par l'expression "semblant d'objet *a*", désignant la position de l'analyste. Le silence serait donc pour Lacan le corrélatif du simulacre de déjet. La simulation de la pulsion, silence structural, comprise dans cette définition, refuse toute tentative de la représenter et se configure comme corrélée à la position de l'analysant en fin d'analyse, occasion où le deuil de l'objet correspond à l'interrogation du transfert lui-même.

Ce point, à partir duquel Lacan a pu avancer, démontrant que la fin d'analyse mène à la subjectivation de la mort, n'en propose pas moins des difficultés, et il conseille à l'analyste de ne pas s'y dérober. Nous pouvons constater

par là que Lacan attribue à l'analyste une plus grande responsabilité pour la fin d'une analyse que Freud ne le faisait. Celui-ci avait pourtant permis à Lacan d'interroger jusqu'où il nous est possible d'avancer, en tant qu'analystes, en ce qui concerne le silence de la structure compris dans l'expérience du réveil.

À partir de son vingtième séminaire, Lacan se reconcilie avec ce qu'il avait laissé de côté dans sa lecture sur le *witz*, réalisée dans son cinquième séminaire. Lacan n'y avait pas donné beaucoup d'attention au facteur économique, pourtant également présent dans le *witz*, et que Freud associait à la dimension pulsionnelle du balbutiement d'un enfant, dans la mesure où celui-ci présupposait l'existence de plaisir dans la répétition de sons. Dans ce séminaire, il avait mis l'accent sur la satisfaction intérieure envers le signifiant. Dans ses derniers séminaires, Lacan s'éloigne de cette idée que l'analyse conduirait à la parole pleine, et, distinguant les jouissances à partir de la logique phallique et travaillant les questions de la lettre et du symptôme, il peut enfin mettre en évidence le rapport entre le signifiant primordial et l'objet *a*, ce qui fait que le langage et la pulsion sont pris dans un rapport plus direct à ce qui se passe dans une analyse et dans son dénouement. Lacan produit alors un déplacement important: si le séminaire consacré aux formations de l'inconscient lui avait permis de signaler les conditions d'énonciation dans une analyse et, par là, de tirer les conséquences techniques de l'approche du réel du langage, à partir de la conception que l'avènement de quelque chose de nouveau dans le dire promet un pas de sens, dans ses derniers séminaires, il démontrera que la fin d'une analyse réclame la convocation d'un signifiant nouveau, d'un signifiant capable de promouvoir non pas l'illumination entraînée par l'émergence du nouveau dans le dire, mais la transfiguration du code par un plus-à-dire.

Grâce à ces trouvailles, nous savons aujourd'hui que la fin d'analyse appelle le sujet à la possibilité d'une nouvelle identification, laquelle réclame, à son tour, la production d'un savoir du non-su et une invention qui vienne à y suppléer au trou qui lui est inhérent. Dans "Analyse terminable et interminable", Freud observe: ce qui revient à la fin d'une analyse, c'est surtout la rencontre avec le manque d'inscription pour le sexe féminin, entraînant à ce propos des difficultés aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Suivant ses traces et celles de Lacan, nous faisons cette constatation: la fin d'analyse en tant qu'expérience du réveil, celle à laquelle se trouve associé l'appel à un signifiant nouveau, constitue un autre rapport du sujet à son symptôme, produit un évidement de jouissance, mettant en évidence la limite de la logique phallique. Cette expérience exigera, en suppléance à cette limite, la création d'une autre façon de dire. Pourtant, conformément à ce que nous avons déjà signalé, le silence de la structure est impossible à dire intégralement, il y manque au moins un signifiant. Y aurait-il donc une limite concernant la transmission de l'expérience du réveil, puisque, outre le fait d'être absolument singulière, elle requiert une forme d'expression au-delà du code?

Lacan mentionne le rapport de James Joyce à la littérature comme celui où une telle expérience aurait intégralement réussi. Dans son écrit "Joyce, le Symptôme", il affirme que l'écrivain irlandais aurait été responsable du réveil de la littérature elle-même en jouissant de l'écriture elle-même. Par là il aurait visé à la fin de la littérature, au réveil définitif d'un rêve. Un réveil qui l'aurait mené au silence du code, qui n'est que la forclusion du sens. La technique de composition littéraire de Joyce comprendrait ainsi l'exclusion de l'Imaginaire et aurait donc lieu dans l'incidence entre le Symbolique et le Réel.

Pour Lacan, Joyce "voulait ne rien avoir sauf l'escabeau du dire magistral", et, ayant réussi, il aurait atteint le vrai réveil, qui aurait eu pour lui la valeur d'une analyse, évitant l'émergence de sa psychose. Cependant, nous savons que, si le cas Joyce a fourni à Lacan des éléments pour penser le symptôme et la fin d'analyse, nous ne pouvons pas

attendre des névrotiques une émergence du réveil qui attaque le code de la langue dans sa transmission. Bien qu'elle comprenne le détachement par rapport à la jouissance-du-sens inconsciente, la fin d'analyse des sujets névrotiques ne produit pas la forclusion du sens, mais sa limite. Dans la structure névrotique, cette limite réside dans le fait même que, dans la logique phallique, solidaire du processus de refoulement, le sens se trouve compromis dans l'imaginaire du corps. Cependant, dans le cas des névrotiques, le maximum qu'on peut attendre de l'expérience du réveil, corrélative de la fin d'analyse, c'est que, indépendamment de leur sexe, ils puissent se situer à partir de la logique du pas-tout. Ce n'est qu'en créant un néologisme qui attaque le code sans pourtant mener à sa dissolution – différemment donc de ce qu'a fait Joyce – que quelque chose de la structure peut être transmis. Une telle transmission comprend une prise de position qui ait lieu au-delà des sens stabilisés et la possibilité d'apporter à la lettre les résonances de ce qui est au-delà du phallus, de ce qui lui est supplémentaire. Ce qui exige, dans la littérature et dans la fin d'analyse, la transcendance du sens à travers la prise de position du côté féminin.

Dans la littérature brésilienne, au moins trois écrivains peuvent nous fournir des éléments permettant de penser la transmission de l'expérience du réveil corrélative de la structure névrotique: Clarice Lispector, Adélia Prado et Guimarães Rosa. Clarice, dans le récit, et Adélia, dans la poésie, ont non seulement produit la confluence – conformément à la tradition moderne – entre les genres poétique et fictionnel, mais aussi donné un pas de plus, chacune avec son style, dans le sens de l'usage très particulier qu'elles font de la syntaxe. Toutes les deux creusent, à partir des limites du code, de nouvelles possibilités de transmettre l'ineffable des épiphanies et leur silence. Ces trois écrivains présentent en commun ce que la critique littéraire a convenu d'appeler l'écriture du corps. Selon Lúcia Castelo Branco, cette forme d'écriture aurait pour caractéristique l'affrontement des limites de la logique phallique à partir de la création d'un artifice, celui de la simulation de la pulsion. On entend par là que, lorsqu'il s'insère dans le discours à travers ses marques sensibles ou ses bruits, le corps fait irruption par son envers et, l'emportant sur le domaine de la représentation, il s'inscrit dans le discours en tant que "pure présence". Il comprend encore le ton oralisant, la magie et l'excès du langage, responsables de l'inscription du silence. Dans cette forme d'écriture, la lettre, soumise à un mode de manifestation du corps, se révèle comme destitution subjective du moi-littéraire et comme métaphore de la mort, par ce que celle-ci comporte de délivrance et de dépersonnalisation. Une telle écriture affaiblit la puissance phallique dans la fabrication du sens et travaille le code à partir de l'inscription du pas-tout comme ce qui promeut la sexualité.

Guimarães Rosa a rendu encore plus radical le jeu avec les limites du code. Il a produit une littérature où la création lexicale innove en traitant de façon différenciée la norme et le système de la langue portugaise. En outre, on trouve dans sa technique de composition littéraire, d'après Lauro Belchior Mendes, des éléments visuels, de vrais dessins textuels, qui acquièrent la même expressivité que les mots écrits, de telle façon que ses livres – en particulier *Grande Sertão: Veredas* [Diadorim] – non seulement sont lus mais se prêtent aussi, comme des objets précieux, à la contemplation. La disposition des mots et des signes graphiques promeut le changement du sens et des rythmes différents pour la lecture et pour le chant. En plus, plusieurs traits de sa création qui, pour économiser du temps, nous laissons de côté, le mettent en marge du sens et du non-sens. Nous voulons ici souligner le réveil du sens dans les écrits de Rosa, lesquels, selon L. C. Assis Rocha, relèvent de trois marges de création lexicale. La première est liée à l'usage des mots qu'on trouve dans les dictionnaires; ils sont pourtant doués d'une structure morphologique peu usuelle. Des exemples: *frialdade* [froidure], *vasteza* [vastitude], *limosa* [fangeuse], parmi d'autres. Dans cette marge, l'auteur crée de nouvelles formes d'expression et des effets esthétiques à partir du code, mais il fait usage de ce qui est

particulier à un groupe ou à une région spécifiques. La deuxième marge consiste dans la création de néologismes, surtout par suffixation, comme *ameigamento* [calinement], *tragagem* [avalement], *safaça* [filance], *roxura* [violeture]. Dans ces cas, l'auteur les crée en dehors de la norme, mais à l'intérieur du système linguistique. Dans cette marge, il obéit aux conditions de productivité de la création lexicale; mais non à celles du blocage, lequel impliquerait la non occurrence d'une forme en fonction de l'existence d'une autre (*velhice* – *velhez* [vieillesse – vieilleur]). Guimarães Rosa met au plus haut degré les conditions de productivité des règles de formation des mots. La topologie de cette marge comprend la torsion entre le dedans et le dehors. La troisième marge est celle où notre écrivain s'approche le plus de Joyce. Il y est question de la conciliation entre la jouissance et l'interdit, mais non point de la forclusion du sens: il s'agit de la virtualité d'*Un-dire*. Dans cette marge, de nouveaux mots sont créés de façon irrégulière, transgressant telle règle de création de mots; ils seraient donc, en fait, interdits. On en trouve un exemple dans l'usage de suffixes qui ne peuvent se lier qu'à des bases verbales, et que Rosa lie à des bases nominales, comme dans le mot *homência* [hommance]. D'autres transgressions en ce sens apparaissent: l'ajout du suffixe *vel/ ble* à des adjectifs, quand la norme exige qu'on le lie à des noms (*bonitável* [jolible]). La troisième marge de création chez Rosa est traversée: un au-delà de la limite y est atteint, non plus le bord du sens de la deuxième marge de sa création, mais la suppléance du manque d'un signifiant qui puisse dire l'indicible du silence. Il y a de la transmission dans cette transgression parce que, comme dans le *witz*, il y est question d'un processus social où le lecteur produit un sens particulier, se réveillant. Rosa réveille la littérature brésilienne: il y crée un co-système morphologique. Son dire phallique et pas-tout phallique n'aboutit pas à la fin de la littérature, mais il est également magistral. Les trois marges de la création chez Rosa figurent que les temps contradictoires du fantasme exigent des ruses pour sa traversée, ce qui nous mène à – pour employer les mots de Lacan – hausser l'impuissance jusqu'à l'impossibilité logique, puisque c'est par l'impossible qu'on mesure le réel. Faire usage de son stylet pour creuser des sillons dans le code et ainsi créer un style: c'est une belle façon de se réveiller.

REFERÊNCIAS

- Branco, Lúcia Castelo. (1992). Para além do sexo da escrita. In Lúcia Helena Vianna (org.) Anais do IV Congresso Nacional Mulher e Literatura. Niterói, RJ: ABRALIC.
- Didier-Weill. Alain. (1997). Os três tempos da lei. Rio de Janeiro, RJ: Jorge Zahar Editor.
- Freud, S. Análisis Terminable e interminable.(1976). In Sigmund Freud. Obras completas. Buenos Aires: Amorrortu Editores. Original publicado em 1937.
- Freud, S.(1976). El yo y el ello. In Sigmund Freud. Obras completas. Buenos Aires: Amorrortu Editores. Original publicado em 1923.
- Freud, S. (1976). Trabajos sobre metapsicología. In Sigmund Freud. Obras completas. Buenos Aires: Amorrortu Editores. Original publicado em 1915.
- Lacan, J. Le Sinthome. Séminaire (1997). Publication hors commerce. Document interne à l'Association freudienne internationale. Paris. Original proferido em 1975-1976.

Lacan, J. (2003). Joyce, o Sintoma. In Lacan, J. Outros Escritos. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor.

Jorge, Marco Antonio Coutinho. (2004) Les quatre dimensions du réveil: rêve, fantasme, délire, illusion. In: Alain Didier-Weill. (Org.). Freud et Vienne. 1 ed. Ramonville Saint-Agne: Érès , p. 151-171.

Mendes, Lauro Belchior. (1998). Imagens visuais em Grande Sertão: Veredas. In Lauro Belchior Mendes & Luiz Claudio de Oliveira (Organizadores). A astúcia das palavras: ensaios sobre Guimarães Rosa. Belo Horizonte: Editora UFMG.

Rocha, Luís Carlos de Assis. (1998). Guimarães Rosa e a terceira margem da criação lexical. In Lauro Belchior Mendes & Luiz Claudio de Oliveira (Organizadores). A astúcia das palavras: ensaios sobre Guimarães Rosa. Belo Horizonte: Editora UFMG.